title : Journal de l’Empire (1809-02-16), Théâtre français, *Le Bourgeois gentilhomme*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1809/theatrefrancais/bourgeois-gentilhomme

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 12 février 1809.

created : 1809

language : fre

# Théâtre français. *Le Bourgeois gentilhomme*.

Molière ne se doutait pas que les pièces qu’il composait pour divertir la cour deviendraient des pièces de carnaval pour amuser le peuple. J’observais dernièrement à l’occasion de Françoise de Foix, que les ouvrages dramatiques s’affaiblissent par leur union avec la musique et la danse ; l’action en est moins serrée, le dialogue plus négligé, le goût moins sévère. L’esprit de Molière, tout excellent qu’il est, se débauche un peu, s’il est permis de parler ainsi, dans la compagnie de deux arts libertins qui n’ont que peut de commerce avec l’âme, et ne parlent guère qu’aux sens. *Le Bourgeois gentilhomme* est ce qu’on appelait dans ce temps-là une *comédie-ballet* : espèce d’opéra comique, dont les scènes sont mêlées de chant et de danse. On peut croire qu’alors on présentait à la cour ce qu’il y avait de mieux en danse et en musique. Aujourd’hui, on ne donne au Théâtre-Français que ce qu’il y a de plus médiocre en ce genre, et l’on n’a pas droit de rien attendre de meilleur. Ces *petites drôleries*, comme le bourgeois gentilhomme les appelle fort bien, sont sans prétention. Une bonne scène est bien au-dessus des tailleurs et des marmitons qui dansent ; au-dessus de tout ce qu’il y a de chant, de spectacle et de musique dans la pièce ; mais dans tous les temps, à la cour comme à la ville, à Paris comme dans les provinces, les sens qui ont eu plus d’influence que l’esprit sur les amusements des hommes. Ce n’est pas pour le bon comique qu’il renferme que l’on court au *Bourgeois gentilhomme* ; c’est pour les folies que Molière n’a pas dédaigné d’associer à son génie. Qu’on annonce la pièce sans la cérémonie turque, elle en sera meilleure ; mais elle n’attirera personne.

Mlle Lemaire, jeune cantatrice de Feydeau, chante deux airs dans cette comédie : quoiqu’accoutumée au théâtre et très exercée dans le chant, on s’aperçoit qu’elle est étrangère dans ce pays : la majesté du Théâtre-Français l’intimide ; ce qui devrait la rassurer, c’est que personne dans ce pays-là ne chante mieux qu’elle. Le jour de la première représentation du *Bourgeois gentilhomme*, la peur avait beaucoup nui à ses moyens ; cette fois elle a pris sa revanche ; elle s’est tirée fort heureusement de l’air de bravoure de la Fausse Magie : *Comme un éclair, la flatteuse espérance*, etc. Je ne dirai pas pourquoi chanter un air de bravoure sur la scène française ? Il est de l’essence de toute cantatrice de chercher à faire briller sa voix dans de pareilles occasions : Mlle Lemaire ne vient pas de Feydeau aux Français pour chanter des ponts-neufs. On ne blâme jamais l’artiste de s’engager dans de grandes difficultés, quand il sait en triompher et les rendre agréables : autrement, un pont-neuf bien chanté vaut mieux qu’une grande ariette mal rendue.

Une des scènes les plus comiques est celle du philosophe qui prêche en entrant l’humilité et la modération, et qu’on voit bientôt ivre d’orgueil et de colère ; rien n’est plus moral. Un des grands sujets d’observation pour le sage, c’est cette prodigieuse différence entre les discours et les actions des hommes : ce sont nos passions et non pas nos lumières qui nous conduisent ; les plus savants sont souvent les moins raisonnables. Il ne faut pas croire que Molière ait imaginé à plaisir toutes ces niaiseries sur les mouvements de la bouche dans la prononciation des lettres : il se trouva un philosophe qui ne voulut pas laisser au poète l’honneur de l’invention ; il courait alors dans le monde un livre nouveau sur la grammaire, où l’on débitait sérieusement les mêmes balivernes : les sots, toujours en grand nombre, les auraient peut-être admirées, si Molière ne les eût frappées de ridicule.

La scène du dépit et du raccommodement offre un jeu de théâtre original. On croit que Molière, dans le portrait de Lucile, nous a donné celui de sa propre femme, une des plus agréables coquettes du temps. Mademoiselle Molière avait en effet les yeux petits, mais vifs et brillants ; la bouche grande, mais attrayante et pleine de grâce ; une taille médiocre, mais aisée et bien prise ; une certaine nonchalance dans ses paroles et dans ses actions, qui avait un charme particulier ; je ne sais quoi d’aimable et d’engageant dans les manières ; l’esprit fin et délicat ; une conversation qui pour être sérieuse n’en était que plus séduisante, et qu’on préférait à l’étourderie, à la gaieté folâtre des autres femmes. C’est avec ces enchantements qu’elle ensorcela un philosophe tel que Molière, et ne cessa de tourmenter un mari plus amoureux qu’aimable. Il est probable qu’elle ne fut jamais fort éprise d’un homme qui connaissait trop bien le cœur humain, et qui ne savait faire que des comédies. Elle avait épousé Molière par intérêt et par ambition : veuve, elle épousa par inclinaison Guérin Détriché, mauvais comédien, point auteur, mais bel homme, et sachant l’art de plaire aux femmes.